

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Rapport (1812)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 38-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE RAPPORT (1812) ¹

De faibles rayons de soleil venaient de percer les champs et les forêts de Borôdino. Les cadavres jonchaient le sol

(1) Traduit du polonais par Mlle C.

depuis trois jours, lorsqu'une sourde rumeur se répandit sur l'aile droite de la grande Armée. Les ducs rois et maréchaux étaient alarmés. L'Etat Major frissonnait et murmurait. L'empereur prit sa lunette, mais elle était inutile ; Sa Majesté se tourna vers un officier de service et lui fit signe d'approcher. Ce dernier lui passa une autre lunette, une qui lui avait sans doute servi à Austerlitz et à Wagram. Un chasseur de la Garde s'avança devant l'empereur, fit le salut militaire et resta fixé à sa place. Napoléon posa sa lunette sur l'épaule du soldat et jeta son regard du côté de l'aile droite de l'armée. Ce fut en vain : les canons du corps de Junot enveloppaient de tourbillons de fumée l'espace qui séparait l'armée de l'empereur. Bonaparte fronçait les sourcils. Nul doute que sur la lisière droite, au premier coup de fusil annonçant le combat, cent vingt pièces de canons riposteraient, ayant à leur tête Junot, Davoust, Ney, Eugène ! La nuit même, l'aide-de-camp de l'empereur avait apporté le commandement au cinquième Corps ! Pour quel motif ce même Corps s'était-il tu tout-à-coup ?... L'empereur se détourna. Un murmure se fit entendre dans l'Etat Major.

« Sokolnicki ! bégaya Bonaparte avec un geste d'impatience » L'aide-de-camp s'approcha

« As-tu été chez Poniatowski » ? — Oui, Sire ! « Lui as-tu répété exactement mes ordres ? » — Oui, Sire, je les ai répétés ! « Eh bien, que fait-il ? Je lui ai donné Sébastiani ! » — « Majesté, il est certain... » — C'est assez ! « Monthion ! » Deux soldats de service au 5^{me} Corps !!

Pour la seconde fois l'empereur appuya sa lunette sur l'épaule du soldat. Sokolnicki, tout pâle, recula vers les aides-de-camp ; l'Etat Major hochait la tête et répétait le même murmure menaçant. — Que dit-il, lui ? — « C'est assez ! Incapacité ! Alors l'Etat-Major s'avança vers M. Lelorgne de Beville, secrétaire du cabinet impérial Ce dernier connaissait parfaitement la position actuelle. La situation était

grave. Si Poniatowski battait en retraite, il découvrait l'aile droite de Sunot et s'il avançait à droite par la forêt, vers Miasojedow il commettait une faute. Lelorgne avait raison : il connaissait chaque position ; lui-même, au jour le jour, avait marqué la carte avec des épingles. — Tout-à-coup, on entendit ces paroles : « Compans mène à l'assaut ! Napoléon braqua sa lunette sur le centre. L'Etat-Major sondait le champ de bataille à l'aide de lunettes. — Oui, la bataille allait s'engager.

Le chef de l'Etat Major, général Feiszer, faisait avancer sur le champ de bataille les derniers vestiges de ses troupes tout en donnant ses ordres. Les deux derniers bataillons de cavalerie n'attendaient qu'un signe pour marcher vers la forêt. Sokolnicki et Poniatowski frayaient le chemin. Feiszer parcourait le champ de bataille avec inquiétude car il avait expédié son dernier soldat de service. Tout-à-coup, de la redoute occupée par l'infanterie de Krasiwski, sortit un cavalier qui vint tomber comme une bombe devant Feiszer. — Envoyez sur-le-champ quatre bataillons sur le mamelon. « Excellence, il y a des Lanciers ! — Général, mettez Sébastiani à leur tête, afin de pénétrer sur la gauche de la redoute... Il faut le faire savoir à Desaix et expédier un rapport à l'empereur ! — Je n'ai plus un seul officier de service ! — Expédiez le premier venu ! Le rapport est bref ! — Feiszer allait se récrier, mais le duc se mit en selle, rejoignit ses régiments qui le suivirent. — Les Lanciers se précipitèrent dans la plaine ; une masse d'hommes et de chevaux disparurent dans des nuages de poussière. — Feiszer suivit les Lanciers d'un œil perçant, piqua des deux et se dirigea ventre à terre vers la redoute. Tout-à-coup, près d'une troupe d'artilleurs, le général aperçut un lieutenant d'une compagnie de grenadiers, poursuivant une paire de chevaux en fuite. — A la vue du chef de l'Etat-Major, le lieutenant descendit de cheval et fit le salut militaire. — Que faites-vous ici ? — Général, mes chevaux ont prit la

fuite, dit le lieutenant d'une voix faible. — « Tu fais partie de l'artillerie de Kédél ? — Oui, général ! Tu vas porter un rapport à l'empereur !

Le lieutenant ouvrit de grands yeux et prononça avec effort : « — Mon général ! — « Feiszer grinça des dents ! — « Obéissance, mille tonnerres ! partez à l'instant même avec le rapport de l'empereur !... Le lieutenant tremblait de tous ses membres. « Jésus ! — Que dis-tu ? — A vos ordres, général »! cria le lieutenant. — « Maintenant, écoute le rapport — Le voici : Cinquième corps ! les ordres sont exécutés ! Utyeza est prise ! l'ennemi recule ! — « Comprends-tu ! répète ! — Le lieutenant répéta tout d'une haleine. — Ne change pas une syllabe ! où est l'empereur ? Eh bien, là-bas, derrière le Corps du Maréchal Davoust, où est la Garde ! As-tu déjà remis des rapports au Quartier général ? — « Jamais, général ! — As-tu vu l'empereur ?... — Je le verrai, général !... — Un fin sourire éclaira le visage de Feiszer. — « En avant, marche !..., quand tu seras de retour, tu viendras me rendre compte !... Hé, arrête !... qu'as-tu sur ta manche ? serais-tu blessé ? — « Ce n'est qu'une égratignure, rien général ! — Si tu es blessé, j'en enverrai un autre !... « Je n'ai jamais été blessé !.. « Prends garde, chemin faisant ; il faut que tu remettes ce rapport... que tu ne te fasses pas tuer ; en avant, marche ! — Le lieutenant piqua des deux, le cheval prit le galop se dirigeant vers les tirailleurs, près du champ de bataille, au milieu des nuages de plomb et de fer.

Le rapport ! — Le lieutenant courait en avant, sans entendre le sifflement des balles, ni les cris, ni les voix qui le conjuraient de prendre garde. Il restait sourd à tous les avertissements. Cependant, la route devenait toujours plus difficile. Des colonnes entières d'infanterie lui barraient le passage et l'obligeaient à faire des détours. Des nuages de fumée l'empêchaient de s'orienter. Le cheval, harassé,

respirait de plus en plus péniblement. Alors le cavalier se rappela les paroles du général et se mit à regarder attentivement autour de lui. Le cheval ne marchait plus qu'au trot. Le lieutenant se pencha pour voir : le sol était jonché de corps de soldats du même uniforme, du même régiment. — « Soixante-et-un ! ce tambour-là a le même numéro sur son instrument ! » — « Pour l'amour de Dieu ! » dit une voix désespérée sous les sabots de sa monture !

Malgré le bruit du canon, le lieutenant entendit l'appel du soldat, qui, rampant sur ses mains, balbutia ces mots : « Donnez-moi à boire, ayez pitié ! » Le lieutenant prit sa gourde et la passa au brave au bout de son épée. Le soldat avala d'un trait tout le contenu et respira fortement. — « Eh bien ! il y a eu une bataille ici ? — « Le soixante-et-unième Corps, premier régiment, division Compans, Maréchal Davoust. — « Où est le Quartier général ? — Il faut que je remette mon rapport, murmurait le lieutenant, j'aurai la Légion ! l'empereur me donnera la Croix ! je ne puis demander mieux, la légion ! Un nuage de sang envahit les yeux du lieutenant. Alors il arracha son casque et se trouva plus léger. Il avait découvert la route. Il lui importait de remettre le rapport au plus vite, afin d'être en présence de l'empereur. Ce rêve l'avait obsédé des années entières... Enfin !... Et tout autour de lui, le lieutenant ne voyait que les rubans de la Légion : sur ses mains, sur son uniforme... Le rapport !

L'Etat-Major était sur un monticule derrière lequel se trouvait l'empereur. Les bataillons avaient déjà fait des efforts héroïques. Depuis trois heures, l'Etat-Major donnait des ordres, recevait les blessés, distribuait des Croix...

Les aides-de-camp de l'empereur se dispersaient, remplaçaient les défunts et les blessés dans leur commandement.

Enfin, Ney demandait des renforts. Morand expédia le général Belliard à la recherche de la réserve. Les nouvelles devenaient de plus en plus menaçantes : Morand était blessé ! Montbrun tué ! L'ennemi s'était emparé de la grande redoute ! D'une voix rauque, Napoléon donnait des ordres ! — « Sire, dit le général Berthier d'un ton mal assuré, nous avons à notre disposition la division Claparède ! — « Il ne faut pas y songer, donne-moi des nouvelles de l'Aile droite ! — « J'ai déjà envoyé quatre officiers ! — « Expédie un bataillon ! que je sache enfin ce qui se passe là-bas ! Où est le cinquième Corps ?

Là-dessus, parut sur la hauteur un cavalier tête nue, couvert de sang à tel point qu'on ne pouvait distinguer ni son grade, ni son uniforme. L'Etat-Major se précipita à la rencontre du cavalier, lequel s'arrêta droit devant l'empereur. — « Rapport du 5^{me} Corps ! — Napoléon s'approcha du nouveau venu. — « Parle, raconte ! — « Utyeza est prise, l'Aile est en marche, l'ennemi bat en retraite... et... Le cavalier n'avait pas achevé, que son cheval s'abattit sous lui. Les officiers présents accoururent pour débarrasser le messager de dessous sa monture. Larey, chirurgien de l'empereur, fit signe à ses aides. Napoléon se pencha vers le cavalier ! « Qu'as-tu encore à raconter ? « Les yeux immobiles du lieutenant se fixèrent longtemps sur l'empereur, une lueur éclaira ses traits, puis il murmura : « L'ordre est exécuté et il perdit connaissance.

En un clin d'œil, Napoléon comprit l'importance du rapport et prit immédiatement une décision. « Claparède ira au secours de Ney !... Dans cet intervalle, le chirurgien Larey consulta le blessé et dit : « Nous allons d'abord faire l'amputation de la main !...

Le lieutenant de la Compagnie des grenadiers du cinquième Corps de la Grande Armée portait le nom de Ros-tworosseski.